

Ruminations postélectorales

par Greta Hofmann Nemiroff



I. Je suis en train de boucler mes bagages, en partance pour Terre-Neuve où je dois donner une conférence sur les femmes et la santé. C'est alors que je reçois un coup de fil de l'association néo-démocrate de ma circonscription: on aimerait que je sois candidate aux prochaines élections provinciales. Comme je n'ai pas milité dans le parti depuis vingt ans, je suis même étonnée qu'ils sachent que je vote NPD! J'accepte de passer les rencontrer chez l'un d'entre eux, juste en bas de la rue, là où s'établira le quartier général de la campagne.

• Ils me sont tous étrangers, ces universitaires si bien élevés. Le climat est à la gentillesse, mais il y a parmi eux un organisateur professionnel du parti, à l'allure de jeune loup. Il sourit sans arrêt. Les assurances qu'ils me donnent ne me convainquent pas que ma candidature sera purement nominale, même si le NPD ne peut pas, après tout, l'emporter dans Westmount.

Je leur dis que je vais y réfléchir, et que je dois en discuter avec ma famille et avec mes collègues du cégep où je dirige un programme. À vrai dire, je ne suis pas très enthousiaste et, alors qu'un avion après l'autre m'entraîne vers l'Est et Gander, l'élection prend les proportions d'une tête d'épingle à l'horizon.

II. J'explique à ma famille que j'ai déchiré mon bulletin de vote aux dernières élections provinciales, parce qu'aucun candidat ne convenait à l'honnête socialiste que je suis. «Si moi, je me présente, je pourrai au moins voter pour quelqu'un!», leur dis-je. «Vas-y!», répon-

dent les enfants; mon mari regrette qu'une soudaine surcharge de travail lui laisse peu de temps pour m'aider.

La plupart de mes collègues sont des hommes... des sportifs vieillissants qui adorent raconter leur partie de base-ball hebdomadaire aux réunions du département. Je leur explique que je ne serai qu'une candidate nominale, qu'on exigera peu de moi. Cela ne devrait donc pas nuire à mon travail. Ma voix sonne faux, mes gestes sont trop mesurés. Les sportifs s'enflamment: «Vas-y à fond de train!, hurlent-ils en chœur. Tu ne vas pas te contenter d'être nominale. Il faut que tu te battes, que tu les écrases!»

Et je me bats, en effet... contre eux. Je ne veux pas vieillir comme eux, dis-je, pensant méchamment à leurs touffes de poil, à leurs muscles boursoufflés. Je claque la porte de mon bureau. Un peu plus tard, J.-le-philosophe entre pour causer. «Comment peux-tu espérer que les gens te donnent temps et argent si tu n'es pas décidée à gagner la lutte?», me demande-t-il. Il parle maintenant un langage que je comprends: je l'écoute et je vois qu'il a raison.

Assise dans mon bureau, j'essaie de prendre ma décision. Une petite cassette se déroule dans ma tête: «Si ce n'est pas moi, alors qui? Si ce n'est pas maintenant, quand?» J'appelle le parti et leur annonce que je le ferai. Je sais que je suis en train de sacrifier le luxe de ma virginité politique, de mon autonomie féministe, de mon

je-m'en-foutisme vis-à-vis de toutes les institutions politiques.

C'est la première fois depuis 1970 que je m'engage politiquement dans une cause qui ne soit pas exclusivement féministe. Cela peut expliquer mon détachement: je réagis comme à distance, comme une personne prise d'un gros rhume de cerveau. Cela ne me ressemble pas: je suis habituellement passionnée par les causes auxquelles j'adhère. Peut-être – je médite en regardant par la fenêtre le morne Montréal de novembre – est-ce parce que je n'ai jamais cru aux institutions masculines depuis que j'ai compris qu'il valait mieux s'en exclure. L'idée que ce n'est pas un engagement à vie me reconforte, cependant: cela durera à peine plus d'un mois.

III. Ce n'est pas la première fois qu'on me propose une fonction publique. Jusqu'à maintenant j'ai refusé, par crainte d'obtenir le poste et d'avoir ensuite à endurer la monotonie et la rigidité du «monde des hommes». Par ailleurs, aucun des candidats que j'ai appuyés n'a jamais été élu. Parfois, je me suis laissée aller à imaginer une campagne entièrement menée par des féministes: ça, ce serait intéressant!

Comme je suis «la nouvelle», c'est l'organisation locale qui me fournit le personnel de la campagne: un agent, un organisateur, un responsable des bureaux de scrutin. Il s'avère que ce sont des hommes

Photo: Carole Nemiroff

es d'une candidate sceptique



issus du même département d'université, bien informés et très éloquents, mais sans aucun charme.

Nous discutons d'argent, de budget, de dépliants et de tactiques. Je présente une liste de donateurs éventuels et je serai surprise de voir qui, de fait, donnera. (J'enrage encore quand je pense à G., riche à craquer, qui refuse de contribuer, elle dont le père s'est tué à organiser des syndicats dans les années 30 et 40...) Pour moi, cela deviendra un leitmotiv de la campagne: sur qui peut-on vraiment compter et pour quoi? Et à quel point connaît-on réellement qui l'on croit connaître? Constats dangereux et douloureux, qui m'aident à comprendre la carapace d'indifférence des politiciens. Je ne ferai pas violence à ma conviction que les sentiments dépassent les faits: je choisis de souffrir.

Comme il n'y a qu'une autre femme, plutôt timide, à faire partie du noyau de l'équipe, je me sens frustrée du sentiment de partage que j'ai trouvé dans les groupes féministes. Les hommes ont l'air constamment exténués et déprimés, quasi conditionnés à la défaite. À la longue, leur manque de conviction m'affectera davantage que ne le ferait l'opportunisme politique le plus crasse de nos adversaires. Je me sentirai obligée de m'apitoyer avec eux sur le peu de temps laissé à la campagne par leurs emplois (que je sais moins exigeants que le mien), je ferai semblant de ne pas entendre leurs commentaires, selon les-

quels leurs femmes n'apprécient pas qu'ils passent autant de temps en dehors de la maison. J'enrage intérieurement à les voir utiliser ces excuses pour faire appel à la féministe en moi. De plus, nous avons convenu de nous rencontrer chaque semaine pour faire le point sur notre stratégie et ces rencontres ne se matérialisent pas. J'en viendrai à regretter de ne pas m'être opposée plus vigoureusement à leur immobilisme, qui fragmente la campagne et la prive de sa dynamique. Ce ne sera pas une campagne drôle, avec cette bande; j'en viendrai à les qualifier tout bas, peu charitablement, de poules mouillées.

IV. M. est mon organisateur. Au fur et à mesure de la campagne, j'apprendrai à apprécier ce timide inquiet - qui est aussi gentil, renseigné et bien organisé. Il note tout, méticuleusement, dans son cahier à anneaux alors que je me fie aux petits papiers griffonnés qui gonflent mon agenda. En roulant d'un endroit à un autre, nous nous découvrons des goûts communs. Durant la campagne, je me rapproche de lui plus que de n'importe qui d'autre dans ma vie quotidienne; nos rapports cesseront brusquement au lendemain des élections du 2 décembre.

Notre première visite est au quartier général du NPD, rue Saint-Denis. Mon dépliant est censé être déjà imprimé mais, comme je le craignais, tout le matériel ap-

porté à l'imprimerie la semaine dernière par M. a été égaré. Je fais une scène (mijotée d'avance, au cas où...) à P., l'organisateur en chef, un vieux routier aux lèvres minces. Je veux qu'il sache que j'attends des services du quartier général. Nous nous chamaillons et nous disputons; M. nous observe, l'air désapprobateur. Adroitement, j'amène P. à adopter un comportement sexiste, dont je l'accuse ensuite; ainsi, j'ai le dernier mot de ce match verbal, en plus de promesses d'efficacité et de quelques grognements que j'ignore. (La nuit de l'élection, P. se penchera même pour me donner une bise de félicitations!)

Au quartier général du NPD, je prends viscéralement conscience, pour la première fois, de l'existence d'une organisation importante qui dépasse ma seule circonscription. Je peux pressentir les alliances, les hiérarchies formelles et informelles, le calcul et le règlement des dûs, les accords clairs ou tacites. L'endroit est incontestablement mâle, bien que le NPD soit le parti qui offre le meilleur programme aux femmes.

Pendant toute la campagne, je me sentirai prise au piège dans cette galerie masculine, à tenter maladroitement de faire jouer les leviers d'une machine que je ne connais pas, afin de porter des coups qui me répugnent et qui font partie d'un jeu que je ne valorise pas réellement. Plusieurs des femmes que je rencontre au parti ne sont pas très au courant des questions touchant les femmes. Le féminisme n'a laissé que des traces superficielles. Je me sens étrangère aux jeux de la galerie, même si j'essaie de jeter un pont entre l'in-

frastructure du parti et moi. Ce n'est pas le moment de réfléchir; c'est le moment de se lancer dans la mêlée et de jouer des coudes pour arracher des voix. Je travaille à fabriquer en moi l'enthousiasme nécessaire; je dois au moins simuler ma passion habituelle.

J'entreprends d'étudier les statistiques pertinentes pour soutenir l'argumentation du parti. Je suis partagée entre l'ébahissement et la colère: la pauvreté, le chômage et l'exploitation éhontée des deniers publics par la minorité au pouvoir sont encore plus considérables que je ne l'avais imaginé. Ces constations me rapprochent en quelque sorte de mes consoeurs et confrères aux rassemblements et aux assemblées du parti. Le contact physique d'autres individus engagés, rien de tel pour raviver l'espoir et l'énergie! Je suis même fière, moi aussi, des talents oratoires du président et du chef du parti.

V. Je ne vis plus dans un quartier; je vis dans une circonscription. En la traversant en voiture, j'observe avidement et possessivement les passant-e-s: voteront-ils, voteront-elles pour moi?

À ma grande surprise, je prends plaisir à me poster à la sortie des trois Steinberg de ma circonscription pour rencontrer les électrices et les électeurs. Un jour, ma fille m'accompagne avec un équipement vidéo. Les gens se précipitent vers moi, espérant passer à la télévision. D'autres, que je connais à peine, viennent m'embrasser. D'autres encore, qui selon moi aimeraient mieux mourir que voter NPD, me remercient de leur offrir une alternative. Des enseignant-e-s péquistes et d'autres employé-e-s du secteur public sont reconnaissants d'avoir un autre choix, après les décrets de 1983. Je visite des centres d'accueil pour personnes âgées et je constate leur crainte de perdre leurs pensions. Un soir, je visite un couvent où les soeurs vieillissantes m'accueillent avec des bruissements polis et indéchiffrables. J'en sors sans avoir la moindre idée de leur intention de vote.

Une nuit, je participe à une annonce télévisée avec le chef du parti et un autre candidat. Nous sommes enregistrés tard en soirée, en vue du temps d'antenne accordé gratuitement par Radio-Canada aux candidats «marginiaux». Comme j'ai été invitée souvent à la radio et à la télévision au cours des années, je ne suis pas nerveuse. J'essaie de me convaincre que c'est maintenant le moment ou jamais de faire tout ce que je peux pour le parti. Cependant, tout ce que j'arrive à faire c'est afficher une indifférence bienveillante et un intérêt de romancière, en observant les candidats du Parti conservateur et de l'Union nationale se faire enduire de fond de teint dans les entrailles de Radio-Canada.



da. Je n'ai pas assez d'ardeur pour dominer mon ennui total devant les nombreuses reprises, l'attente interminable; ma performance est honnête mais manque d'inspiration. Je ne me reconnais pas complètement à l'écran, même si c'est un portrait juste de mon état d'esprit.

Je consacre plus d'énergie à ma chronique électorale hebdomadaire pour le *Westmount Examiner*. Je ne lésine pas sur le travail même si je soupçonne le journal d'appuyer le député sortant, malgré l'impartialité qu'il affiche. La suite me prouvera que j'avais raison.

Je rencontre ce député sortant lors d'un débat public opposant les candidat-e-s. C'est un type rougeaud, un peu apoplectique... un fort en gueule. Son discours consiste essentiellement en papotage à caractère fiscal agrémenté d'allusions à peine voilées au portefeuille ministériel qu'il espère obtenir. Sa vie dans l'arène politique semble l'avoir habitué à avaler sa lèvre inférieure et à tourner vers son auditoire un buste raidi comme une carapace. Je me retrouve à sympathiser avec la candidate péquiste, une infirmière charmante qui a créé une association de femmes haïtiennes. J'aimerais en savoir plus long mais ce n'est pas le moment. J'essaie plutôt de l'aider à comprendre les questions qu'on lui pose en anglais, oubliant tout à fait que nous sommes des adversaires. Quinze ans de militantisme dans le mouvement des femmes ne m'ont guère préparée à rivaliser ouvertement avec des femmes.

Ma meilleure amie dit à notre collecteur de fonds ne pas vouloir contribuer à ma campagne; cela me pèsera lourdement pendant tout le mois. Ce n'est qu'à la veille des élections que nous en discutons à fond, comme les femmes savent le faire, et que nous nous réconcilions. Elle verse une cotisation de son plein gré et je me sens beaucoup mieux. Une autre amie confectionne une bannière pour notre quartier général. Malgré tout cela, il y a des moments où je me sens totalement seule «au front», avec mon sourire comme seule et fragile protection.

Je reçois également des appels téléphoniques: Madame P., éternelle candidate dans Westmount, m'appelle à mon travail et m'abreuve d'épithètes antisémites dont la violence me hante pendant des jours; je n'ai rien entendu de tel depuis mon enfance. Un lobby du tabac, très actif, fait pression sur moi et n'apprécie guère ma réaction, pas plus que ma position sur l'avortement ne plaît aux gens qui me la demandent.

«Tout cela finira bientôt», me dis-je certains soirs pour me consoler, quand je me sens débordée par la combinaison de l'élection et de mon travail. J'ai peur que le personnage public ne prenne le dessus sur la personne que je suis vraiment... de perdre mon authenticité. De devenir «une des leurs».

Je m'encourage en pensant aux bons côtés: je n'ai pris aucun retard dans mon travail à la New School. Un de mes étudiants en «Interventions publiques» a acquis suffisamment d'assurance pour se présenter lui-même comme candidat NPD. Une économiste bien connue, que je n'ai jamais rencontrée mais dont j'apprécie la compétence, a contribué généreusement à ma campagne... et elle n'habite même pas dans ma circonscription. Malgré ses empêchements, mon mari a distribué des centaines de dépliants, seul ou avec nos enfants.

VI. Avec étonnement, je découvre que le sentiment d'être en campagne se compare beaucoup à celui d'être en grève: anxiété quant aux résultats, hantise de voir son existence validée ou non par les médias. (Les journaux semblent déterminés à ignorer le NPD, prétendant que les deux grands partis offrent des options véritablement différentes, alors que Johnson lui-même qualifie leurs différences de «nuances».) Le temps semble tout à fait mort entre les apparitions publiques, les réunions et le travail électoral (comme il l'est lors d'une grève, entre le piquetage et les réunions). Je n'aime pas beaucoup cette impression de vivre en attente et je m'ennuie de la passion que nous inspire la rage de souffrir directement de l'injustice. Une circonscription est une entité inconnue; je comprends mieux les liens implicites de mon entourage professionnel.

Le jour des élections est tout le contraire d'un apogée; je vais travailler l'avant-midi et je vote dans l'après-midi. Mon fils, secrétaire d'un bureau de scrutin sur les hauteurs de Westmount, me racontera plus tard avoir eu le coeur serré toute la journée en observant les gens qui venaient voter. Il avait raison: je n'ai obtenu que sept votes à son bureau de scrutin.

Le soir, au quartier général, nous surveillons les résultats à la télévision. Je suis déçue de finir en troisième place avec

8,2 % seulement du suffrage, soit presque 2 000 voix. Ce n'est qu'en arrivant à la réception postélectorale du NPD que je me rends compte que j'ai relativement bien réussi: la moyenne provinciale du parti est de 3,2 %; je me suis classée deuxième à Montréal et troisième au Québec.

Cette nuit-là, je parle avec des gens qui ont travaillé dur pour de piètres résultats, dans des circonscriptions peuplées d'ouvriers. Un homme, exsangue de fatigue et de désenchantement, me dit: «Comment les gens peuvent-ils voter contre leurs propres intérêts?» Je me demande si certains électeurs et électrices de Westmount m'auraient appuyée comme ils l'ont fait s'ils avaient cru que j'avais une chance de l'emporter. Cela aurait pu s'avérer contre leurs intérêts aussi.

Cette nuit-là, trop excitée pour m'endormir, je repense aux embrassades et aux félicitations qui ont accompagné mon départ de la réception, aux quartiers généraux de Sainte-Marie. Je m'inquiète déjà: ces sentiments chaleureux nous mèneront-ils loin, une fois que la poussière sera retombée? Quel sera le taux d'usure? Comment nous situerons-nous, tous, au prochain congrès du parti? Le NPD-Québec peut-il en arriver, sur la question nationale, à une position acceptable pour la majorité?

VII. Des ami-e-s et des étrangèr-e-s m'ont félicitée par lettres, au téléphone et en personne, pour ma «respectable performance». J'ai moi aussi le sentiment d'avoir bien combattu. J'ai essayé de passer outre à mon scepticisme et d'y aller à fond de train, de viser haut; si je n'ai pas atteint le sommet, ce n'est pas faute d'avoir tenté d'essayer.

À la première réunion postélectorale du noyau de mon équipe, félicitations mutuelles, regrets, critiques et vagues projets d'avenir s'entrecroisent. Les gens semblent s'attendre à ce que je prenne la direction; ils me disent qu'ils sont brûlés ou, dans le meilleur des cas, prêts à s'extraire régulièrement une petite dose de participation. On me demande si je me présenterais de nouveau.

Je parcours la salle des yeux, en cherchant ce que j'ai appris de l'exercice. J'ai constaté que je peux, avec un engagement émotionnel plutôt minimal, m'intégrer à l'arène politique... mais au dépens de mon intégrité, dans la mesure où j'ai dû accepter des choses que je ne tolérerais pas dans la «vraie vie». Afin de préserver la bonne marche de la campagne, j'ai évité le genre de confrontation qui peut déclencher des réactions viscéralement violentes dans l'arène de la politique... des sexes! Je n'ai

pas envie d'investir autant de passion et d'énergie avec ce groupe de personnes, alors je lance, en boutade: «J'aimerais mieux écrire des romans!»

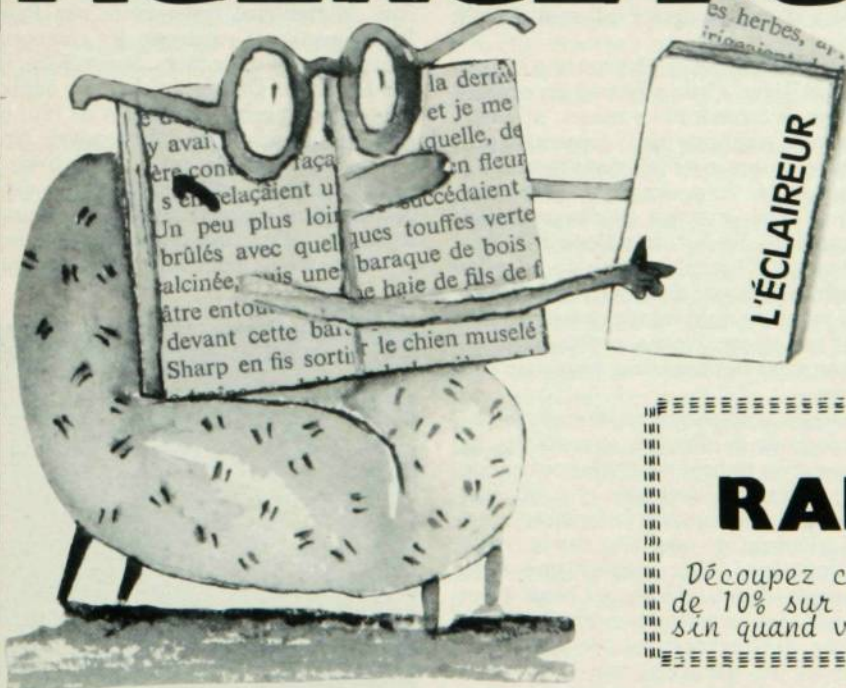
«Comme tout le monde ici, non?», rétorque pieusement J., le responsable des bureaux de vote, en reluquant discrètement sa montre. Irritée par son attitude, je dois néanmoins me boucher les oreilles pour ne plus entendre le chant de la sirène: «Si je ne le fais pas, qui le fera?» La prochaine élection est encore loin. En fabulant un peu, je peux espérer que la révolution féministe aura alors infiltré le *modus operandi* de la politique. Je ne peux pas compter là-dessus, mais juste au cas où, je vais commencer à dresser superstitieusement ma liste de conditions et d'exigences à présenter aux «gars».

Mes comptes sont à jour: j'ai payé mes dettes mais il faudra, la prochaine fois, pour me faire bouger, qu'on me promette de péter le feu! ✕

TRADUCTION:
CONSTANCE ROY,
FRANÇOISE GUÉNETTE

Greta Hofmann Nemiroff, directrice du New School Dawson College, à Montréal, candidate néo-démocrate aux dernières élections provinciales, est aussi écrivaine.

AGENCE DU LIVRE



RABAIS 10%

Découpez ce coupon et obtenez un rabais de 10% sur toute la marchandise en magasin quand vous payez comptant.

AGENCE DU LIVRE

1246, rue Saint-Denis. Montréal. tél: 844-6896 - 844-4967